XII

Si l'aubergiste de la Vache-Rouge eût été une Espagnole, elle aurait peut-être empoisonné mon ordinaire; mais, comme elle était Hollandaise, elle m'envoya un dîner détestable. Nous subîmes dès le lendemain les conséquences de sa mauvaise humeur féminine. Le premier plat était: absence de potage. Cela était épouvantable, surtout pour un homme bien élevé comme moi, qui, depuis son enfance, a mangé tous les jours du potage, et n'avait pu jusqu'alors imaginer un monde où le soleil ne se levât pas tous les jours, et où l'on ne servît pas tous les jours le potage. Le second plat consistait en vache, qui était froide et dure comme la vache de Myron. Venait, en troisième, un turbot qui sentait de la bouche comme un homme. Le quatrième plat était un grand poulet, qui, loin d'être disposé à satisfaire notre faim, semblait lui-même avoir grand faim, tant il était maige et consumé, au point que la pitié nous empêcha de le manger.

— Eh bien, petit Simson, cria le gros Dricksen, crois-tu encore en Dieu? Est-ce là de la justice? Madame la bandagiste va rendre visite à Schnabelewopski pendant la nuit obscure, et il faut que, pour cela, nous fassions maigre chère à la clarté du soleil!

— O Dieu, Dieu! dit en soupirant le petit homme, tout affligé par de telles sorties athées, et peut-être aussi par le mauvais dîner. Son affliction s'accrut quand le long Van Pitter décocha ses traits contre les anthropomorphistes, et loua les Égyptiens, qui adoraient jadis des bœufs et des oignons, car les premiers, rôtis, et les seconds, cuits à l'étouffée, avaient certainement un goût divin.

Mais ces moqueries inondèrent d'une plus grande amertume l'âme du petit Simson, et il termina de la manière suivante une apologie du déisme: —Dieu est aux hommes ce que le soleil est pour les plantes. Quand les rayons de cet astre touchent aux fleurs, elles s'élèvent avec joie, ouvrent leurs calices, et déploient leur luxe de couleurs le plus variées. La nuit, quand le soleil est absent, elles ont l'air triste, ferment leurs calices, et dorment ou rêvent aux baisers de lumière dorée des jours passés. Celles des fleurs qui restent toujours à l'ombre, perdent la taille et la couleur, se rabougrissent et se fanent, tristes et malheureuses. Mais les fleurs qui croissent tout à fait dans l'obscurité, dans les caves des vieux châteaux, dans les ruines des cloîtres, devien-

nent laides et vénéneuses, elles rampent à terre comme des serpents, leur odeur seule est malsaine, engourdissante, mortelle.

— Oh ! tu n'as pas besoin de nous dérouler davantage tes paraboles bibliques, cria le gros Dricksen, en avalant un grand verre de genièvre de Schiedam. Toi, petit Simson, tu es une fleur pieuse qui aspire sous le soleil de Dieu les saints rayons de la vertu et de l'amour, avec une telle ivresse, que ton âme prend les couleurs de l'arc-en-ciel, pendant que la nôtre, détournée de Dieu, languit laide et décolorée, si même elle n'exhale pas des miasmes pestilentiels.

J'ai vu une fois à Francfort, dit le petit Simson, une montre qui ne croyait pas à un horloger; elle était en étain doré, et allait fort mal.

Dricksen devint rouge de colère, et répliqua : « Je ne sais pas de quel métal je suis fabriqué, mais ma rapière n'est pas d'étain doré. » Et de ce moment il cessa de molester le petit homme.

Comme celui-ci, en dépit de ses faibles petits bras, maniait très-bien les armes, il fut convenu que le jour même tous les deux se battraient à l'épée. Ils fondirent l'un sur l'autre avec un grand acharnement. Les yeux noirs du petit Simson étincelaient dans toute leur grandeur, et faisaient un contraste d'autant plus remarquable avec ses pauvres petits bras décharnés à faire peine, qui sortaient de ses manches retroussées. Il s'anima de

plus en plus; car il se battait pour l'existence de Dieu, pour le Dieu d'Israël, le roi des rois. Mais celui-ci n'accorda pas la moindre assistance à son champion, qui, à la sixième passe, reçut un coup qui lui traversa le poumon.

— O Dieu! dit-il en soupirant, et il tomba.